

Tentatives à la Meije, Face nord et Brèche de la Meije

(M. GUILLEMIN.)

Annuaire du CAF 1877, pp. 574-577

Dès le lendemain de son arrivée en Dauphiné, M. Salvador de Quatrefages se proposait de franchir la Brèche de la Meije. C'était aussi mon projet, et cette heureuse coïncidence nous amena naturellement à faire ensemble une partie du trajet. Je devais coucher sur la Brèche avec mon guide, Emile Pic, pour attaquer la Meije. M. Salvador garda Bouillet ; il avait aussi retenu Mathonnet Eugène, guide d'avenir sur lequel je comptais, et que je n'osai réclamer.

Le dimanche, 29 juillet, nous quittons la Grave à 4 h. du matin. Après avoir visité les gorges fraîches et boisées qui encaissent le torrent de la Meije et forment un contraste plein de grâce avec les sites sauvages qui les dominent, nous arrivons aux chalets de la Chavachère. Contournant sur les moraines et sur la glace le pied du glacier de la Meije, nous atteignons bientôt la base du gigantesque escalier qui s'ouvre entre les glaciers de l'Arête, à droite, et de la Brèche, à gauche ; il est ouvert dans les schistes ardoisiers que remplacent bientôt les granites. Sortis de quelques passages scabreux, mais courts, nous arrivons sur la longue arête rocheuse qui sépare les deux branches du glacier. Bientôt la pluie survient et nous oblige à faire halte dans le *gîte Bouillet*, petit abri suffisant pour trois personnes.

En quittant les rochers, il fallut entailler une longue pente de glace déjà débarrassée de neige. Tout le reste de la montée se fit dans un névé épais, solide, et ne présenta aucune difficulté, sauf au passage de la bergschrund, dont Bouillet dut creuser d'abord la paroi de glace supérieure, haute de 2 mè., puis nous hisser auprès de lui ; à 2 h. nous étions sur la Brèche (3,309 mè.).

Là, M. Salvador me quitta avec ses deux guides. Après un adieu un peu ému, il descendit sur la Bérarde, tandis que je restais seul avec Pic, en face de la montagne. Bien que la Meije ait été vaincue par la face Sud, il est peut-être encore utile de résumer brièvement mes trois tentatives sur la face Nord et sur l'arête occidentale. Préoccupés avant tout du campement, nous nous mîmes à la recherche d'un trou quelconque el n'en trouvâmes point. Alors Pic, avisant une encoignure, à l'Ouest et à deux pas au-dessous du col, construisit deux murs élevés. Ma canne-griffe fut couchée

comme poutrelle sur la construction, el le tout fut recouvert d'un grand drapeau dans lequel j'ai l'habitude de découper les banderoles de sommet.

Après avoir consacré à la Meije un nouvel examen, je décidai de faire le soir même une première reconnaissance. Arrivés au pied de l'arête, nous descendîmes de quelques mètres vers les Étançons, sur un point reconnaissable à une large plaque de mousse noirâtre incrustée dans le rocher. Pic commença à monter dans une sorte de couloir, et je le suivis ; après quelques mètres, je dus redescendre précipitamment ; les pierres tombaient sur moi, dru comme la grêle. A peine le guide avait-il fait vingt mètres que je lui ordonnai de me rejoindre, car il sentait et je voyais la masse tout entière se mettre en mouvement. Après celle tentative peu encourageante, nous regagnâmes notre abri.

Celle nuit passée sur la Brèche restera un des plus imposants souvenirs de ma vie. Malgré un vent violent du N.-O., nous demeurâmes toute la soirée sur le col, fascinés par un indescriptible coucher de soleil qui illuminait le Mont-Blanc. Nous eûmes le rare spectacle du soleil s'éteignant lentement après avoir pris la forme d'un globe ovoïde, incandescent.

Étendus sur un lit de pierres plates et sur nos cordes, roulés tous deux dans notre unique plaid, nous fîmes du thé jusqu'à minuit, regardant avec une véritable stupeur le lever de la pleine lune sur le massif de la Barre des Écrins.

Le refuge était abrité du vent, et, à la condition de ne pas faire un seul mouvement, nous pûmes nous endormir sans trop souffrir du froid ; le thermomètre descendit à — 5 degrés.

Le 30 juillet, à 5 h. 40 min. du matin, nous étions debout pour saluer le soleil qui se leva dans un ciel d'une pureté absolue. Pression : 509 mill. ; temp. + 1°. Vers le Nord nous avions une vue superbe du Mont-Blanc, des Aiguilles d'Arve, des Grandes-Rousses et de la chaîne de Belledonne ; au Sud, le panorama était écrasant ; au-dessus des sommités intermédiaires s'élevaient, en allant de l'Ouest à l'Est : la Tête du Roujet, la Tête des Fétoules, la Tête de l'Être, les glaciers de l'Être et du Vallon, le col et le superbe cône blanc des Rouies, la grande Aiguille de la Bérarde, le col du Says, la Tête de Chéret, les Bans, le col et le glacier de la Pilatte,

la Tête de Charrière, la Roche d'Alvau, le Dôme et la Barre des Ecrins, enfin la Grande-Ruine.

La Brèche est formée par des granits gris, souvent pétris de *sphène* ; l'arête de l'Ouest qui se relie au Râteau ressemble à une gigantesque lame de rasoir. D'un côté, le glacier de la Meije remonte jusqu'à la Brèche ; de l'autre, elle est séparée du glacier des Étançons par des éboulis assez rapides, sur une longueur d'environ 200 mè.

Notre intention était d'aborder les rochers de la face Nord, au-dessus du glacier de la Brèche, et de chercher à atteindre la crête entre l'Épaule et le Doigt. De là, d'après les suppositions de mon collègue et ami M. Duhamel, je pourrais sans difficulté redescendre sur le glacier carré de la face Sud ; il ajoutait que, à son avis, la Meije était conquise si je parvenais à ce glacier.

Nous avons deux cordes de 30 et de 10 mè., et une cordelette en grelin, d'un seul jet de 100 mè., grosse comme un crayon, qui, roulée autour de ma taille, ne me gênait nullement. Nous étions décidés à monter le plus haut possible, sans nous inquiéter des difficultés de la descente.

Partis à 6 h. du matin, après avoir longé la Brèche, nous redescendons un peu vers le glacier de la Brèche, et nous suivons une sorte de corniche descendante. Pic était obligé à chaque pas de faire tomber les pierres mal retenues par la glace. Arrivés au-dessous de l'Épaule, nous commençons à nous élever à peu près en ligne oblique vers le Doigt. Chaque pas à faire nécessite un déblaiement complet, avant de placer solidement, je ne dirai pas la main, mais les doigts. Bientôt commence une série de petits surplombements partiels ; les fissures sont toutes verticales et ne prêtent aucun appui ni aux mains ni à la canne-griffe ; toujours de la glace dans les moindres aspérités. Après 2 h. d'une ascension énervante, Pic me dit : « Monsieur, je crois que voilà l'arête, mais il y a un mur ; venez voir. » En effet, je trouvai une paroi absolument lisse. A 20 mè. à peine sur la droite je voyais bien un couloir peut-être praticable ; mais, avant de l'atteindre, il fallait refaire une partie de la descente, pour tenter ensuite une montée non moins difficile.

Au point d'arrêt, le baromètre donnait 490 mill., et une altitude de 3,620 mètres, rectifiée d'après les pressions sur la Brèche. J'abandonnai dans une fente un étui en fer-blanc avec le procès-verbal déjà prêt, le tout recouvert d'une toile cirée, et une longue banderole, afin de reconnaître plus tard le point de halte. Je

revis en effet mon drapeau de la Grave ; il me parut qu'il était à 50 mè. au moins de la crête, tandis que sur les lieux, 10 mè. à peine semblaient nous séparer d'une arête qui, sans doute, n'était pas encore la vraie.

Sans corde, la descente n'eût pas été possible ; mais 10 mètres suffirent. Pic en enfonça un fragment dans une fente, le cala avec des pierres, et je descendis, tandis qu'il la maintenait lui-même, car je n'avais aucune confiance dans la solidité de son édifice. A son tour, il se suspendit à la corde, pendant que je le regardais avec terreur, sans pouvoir lui être utile. Mais l'appareil tint bon, et peut-être servira-t-il encore à nos successeurs. Le reste de la descente, quoique très-périlleux, s'acheva sans encombre. En résumé, j'estime que, le jour où un touriste trouvera notre itinéraire débarrassé de verglas, il atteindra au moins l'arête.

Nous fîmes ensuite une troisième tentative sur un point plus rapproché de la Brèche ; la pente était moins forte, mais, par contre, la roche, pourrie, s'en allait en miettes et était pleine de glace. Nous ne pûmes nous élever de plus de 20 mè. ; or ce résultat nous laissait bien loin du point atteint par M. Coolidge, qui, peu de temps avant nous, s'était élevé de 135 mè., en prenant immédiatement l'arête qui tombe sur la Brèche. A 11 h., nous étions de retour sur le col ; après un déjeuner rapide, je redescendais à la Grave, où j'arrivai à 4 h. 45 min.

L'ascension de la Brèche nécessite une expérience déjà profonde de la montagne. Cette course doit se faire de préférence en partant de la Grave ; elle ne présente pas alors de dangers avec de bons guides. A la descente sur la Grave on trouve, au moins dans le mois d'août, une pente de glace qu'il faut descendre à reculons. Le bois manque complètement ; l'eau ou la neige se trouvent partout.

*
* *

Index (sans haltes).

Montée :

De la Grave aux chalets de la Chalvachère : 1 h.

Des chalets au gîte Bouillet : 3 h.

Du gîte à la bergschrund : 3 h.

De la bergschrund à la Brèche : 25 min.

Descente :

De la Brèche au bas du glacier des Etançons : 1 h.

Du glacier à la Bérarde : 1 h. 20 min.

De la Bérarde à Saint-Christophe : 2 h. 40 min.

Ou descente de la Brèche sur la Grave : 5 heures.